

Hayak

MAHOMET II

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. BAOUR DE LORMIAN.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉÂTRE FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI.

LE 9 MARS 1811,

ET LE 12 DU MÊME MOIS, AU PALAIS DES TUILERIES,

DEVANT LL. MM. II. ET RR.

769.

~~~~~  
A PARIS,

CHEZ LATOUR, LIBRAIRE, GRANDE COUR  
DU PALAIS-ROYAL.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCCCXI.

# AVIS.

---

**J'AI** déjà informé le public, par la voie des journaux, du motif qui m'avait déterminé à retirer ma tragédie du théâtre, au milieu d'un cours de représentations qui pouvait encore se prolonger assez pour constater un succès. Ce motif, je vais l'exprimer de nouveau.

J'ai senti la nécessité de faire des changemens à mon ouvrage. J'ai aperçu la possibilité d'y en faire d'avantageux ; et par là j'ai conçu l'espoir de le rendre un jour plus digne des bontés du public.

Le parti que je prends aujourd'hui de le faire imprimer n'a rien qui ne se concilie avec mon projet ; il doit même en favoriser l'exécution. Ma tragédie, soumise à l'examen d'un plus grand nombre de juges, et devant être censurée, d'ailleurs, avec plus de calme et de loisir par des critiques de profession, qu'elle n'a pu l'être d'après les impressions rapides de la

scène , provoquera sans doute de nouvelles observations qui acheveront de m'éclairer sur mes fautes , et me fourniront peut-être les moyens de les réparer. J'aurais trop craint d'exposer Mahomet II au grand jour de l'impression , si du côté de l'exécution il paraissait mériter autant de reproches qu'il s'en est attiré sous le rapport de la conduite ou plutôt du sujet ; mais j'ai pu être rassuré par les éloges qu'en général on a bien voulu donner au style : il me reste à souhaiter que la lecture les confirme , au lieu de les démentir.

Je dois profiter de cette circonstance pour repousser l'accusation étrange qu'a dirigée contre moi le plus obstiné de mes censeurs , lorsqu'il a prétendu que j'avais pris le sujet , la marche , les incidens , et jusqu'aux noms des personnages de Mahomet II , dans un opéra du même titre , représenté sans succès il y a quelques années. L'assertion du critique est grave et assez offensante. Mais je déclare que j'ai appris par lui-même l'existence de l'ouvrage dont il m'accuse d'avoir fait mon profit. Les rapports qui peuvent exister entre la tragédie et l'opéra sont très faciles à

expliquer. J'ai pris mon sujet et quelques unes de ses circonstances dans un ouvrage intitulé, *Histoire des amours du fameux empereur des Turcs, Mahomet II, et de la princesse grecque Eronime*. Il fait partie d'un recueil de nouvelles assez rares; mais on en trouve un extrait étendu dans le second volume du mois d'octobre 1776, de la Bibliothèque des Romans.

L'auteur de l'opéra a puisé, ainsi que moi, dans cette source commune, en vertu du droit que nous en avons l'un et l'autre: de là ces ressemblances que le critique a si soigneusement remarquées. J'en suis aussi humilié qu'il voulait que je le fusse; mais c'est par un motif que je tairai, pour ne point affliger l'auteur auquel il paraît avoir voulu me sacrifier.

## PERSONNAGES.

|                                               |                                    |
|-----------------------------------------------|------------------------------------|
| <b>MAHOMET.</b>                               | <b>M. Talma.</b>                   |
| <b>ZULIMA , Sultane-Reine.</b>                | <b>M<sup>lle</sup> Duchesnois.</b> |
| <b>ERONIME , captive de Mahomet.</b>          | <b>M<sup>lle</sup> Volnais.</b>    |
| <b>SOLIMAN , Visiret favorite de Mahomet.</b> | <b>M. Damas.</b>                   |
| <b>ZULMÉ , odalisque du sérail.</b>           | <b>M<sup>lle</sup> Patrat.</b>     |
| <b>FATIME , confidente de Zulima.</b>         | <b>M<sup>lle</sup> Gros.</b>       |
| <b>MORAD , officier du palais.</b>            | <b>M. Després.</b>                 |
| <b>GARDES.</b>                                |                                    |
| <b>MUETS.</b>                                 |                                    |

*La scène est à Byzance , dans le palais de Mahomet.*

# MAHOMET II,

TRAGÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

ZULIMA, FATIME.

ZULIMA.

Avec ma haine enfin le ciel d'intelligence  
Fait luire à mes regards le jour de la vengeance.  
Mahomet, que poursuit mon fier ressentiment,  
Apprendra si c'est moi qu'on brave impunément.

FATIME.

Votre beauté sur lui reprendra son empire.

ZULIMA.

Fatime, ce n'est pas le triomphe où j'aspire.  
Je brûle seulement de réparer l'affront  
Que l'ingrat Mahomet fait peser sur mon front.  
Ainsi donc je verrais sa flamme criminelle

Elever jusqu'au trône une esclave infidelle ;  
Je le verrais, Fatime, et je n'oserais pas  
Contre lui m'appuyer de ses propres soldats !  
Omar, leur digne chef, embrasse ma défense,  
Et son cœur m'est soumis par la reconnaissance.  
Jadis de son trépas l'arrêt fut prononcé ;  
Et mes soins, appaisant Mahomet offensé,  
Ont conservé les jours de ce guerrier farouche.  
Dès long-temps il s'unit au projet qui me touche ;  
Et, comme de nos lois l'inflexible rigueur  
De s'offrir à mes yeux lui refuse l'honneur,  
Des messages secrets entre nous s'établissent :  
Mais devant les guerriers que ses discours aigrissent  
Il couvre sa révolte et sa témérité  
D'un voile de respect et de fidélité ;  
Et, tandis qu'en effet il ne sert que moi-même,  
Il feint de soutenir l'autorité suprême.  
Tu connais ces guerriers sous les armes blanchis.  
Du pouvoir des sultans quelquefois affranchis,  
Ils savent se venger des affronts qu'ils endurent,  
Et le trône chancelle à l'instant qu'ils murmurent.  
Mahomet, à son tour, quel que soit son orgueil,  
Craindra de se briser contre un semblable écueil.  
Tu le verras bientôt baisser un front timide :  
Ce n'est pas tout encor, je veux que le perfide,  
Trahi dans son amour, avili dans son rang,  
Avant que de partir verse des pleurs de sang.  
Mais pour un tel succès, où mon espoir se fonde,

ACTE I, SCÈNE I.

7

C'est trop peu que d'Omar le zèle me seconde,  
Il faut que Soliman me prête son secours.

FATIME.

Soliman !

ZULIMA.

A son bras ma haine aura recours.

FATIME.

Quoi ! ce visir fameux et si cher à son maître,  
Qui seul devant vos yeux a le droit de paraître,  
Dont les rares vertus... !

ZULIMA.

Oui, Fatime, je veux.

J'ai le droit d'exiger qu'il réponde à mes vœux.  
S'il osait contre moi protéger ma rivale,  
Il ignore à quel point je lui serais fatale !  
Mais son propre intérêt m'assure de sa foi.  
Fatime, quel beau jour, quel triomphe pour moi !  
Soliman va servir le dessein qui m'anime,  
Et se perdre lui-même en perdant Eronime.

FATIME.

Comment donc ce héros a-t-il pu mériter  
La fureur qu'envers lui vous faites éclater ?

ZULIMA.

Ecoute : je veux bien t'éclaircir ce mystère.  
Auprès de mon époux sa faveur m'est contraire.  
Avant que Mahomet, épris de ma beauté,  
M'eût au trône d'Othman assise à son côté,  
Zoraïme à ses feux avait donné pour gage



Amurat, qu'aujourd'hui veut proscrire ma rage.  
 Tu ne l'ignores pas ; mais tu ne peux savoir  
 Qu'Amurat de son père en secret est l'espoir.  
 A mon fils Bajazet son amour le préfère :  
 Soliman , de son maître esclave mercenaire,  
 Flatte tous ses penchans , applaudit à son choix.  
 Amurat à mon fils dispenserait des lois !  
 L'empire du Croissant serait son apanage,  
 Et Bajazet, captif à la fleur de son âge,  
 Traînerait des destins à son frère soumis !  
 Non : je le vengerai de tous ses ennemis.

FATIME.

Madame, ouvrez les yeux ; le danger est extrême.

ZULIMA.

Crois-tu qu'ingénieuse à me tromper moi-même,  
 D'un trop crédule espoir mon cœur soit animé ?  
 Autant qu'il est haï, Mahomet est aimé.  
 Sans frein dans les transports où son ame s'égaré,  
 Ingrat et généreux , magnanime et barbare ,  
 Aveugle en sa clémence , aveugle en sa fureur ,  
 Tout ensemble du monde et l'amour et l'horreur,  
 On le voit chaque jour, fidèle à ses caprices,  
 Prodigue de bienfaits autant que de supplices.  
 Mais jusqu'autour de lui semant la trahison,  
 De ma haine en secret j'ai soufflé le poison.  
 S'il pouvait soupçonner....

SCENE II.

ZULIMA, FATIME, MORAD.

MORAD.

Notre invincible maître,  
Mahomet, en ces lieux, madame, va paraître :  
Il desire être seul.

ZULIMA.

Puis-je m'en étonner ?  
Mes plaintes en effet doivent l'importuner.  
L'ingrat depuis long-tems évite ma présence ;  
Il me fuit... c'est à moi de gémir en silence.

SCENE III.

MAHOMET, MORAD, GARDES.

MAHOMET.

A-t-on à Soliman ordonné de venir ?

MORAD.

Oui, seigneur.

MAHOMET.

Il suffit.

*(Morad et les guerriers sortent.)*

## SCENE IV.

MAHOMET.

Je veux l'entretenir.  
 Mon cœur de ses chagrins lui doit la confiance.  
 J'honore ses vertus, je connais sa prudence,  
 Et me souviens toujours qu'au tems de mes exploits  
 Du glaive meurtrier il me sauva deux fois.

## SCENE V.

MAHOMET, SOLIMAN.

MAHOMET.

Approche, Soliman ; on m'instruit que l'armée,  
 Par des séditieux en secret animée,  
 Non loin de ce palais murmure sourdement ;  
 Serait-il vrai ?

SOLIMAN.

Seigneur, ce n'est qu'en ce moment  
 Qu'un fidèle rapport m'en donne l'assurance.

MAHOMET.

De ces vils factieux que prétend l'arrogance ?  
 Qu'osent-ils demander ? ne me déguise rien ;  
 Mérite la faveur d'un pareil entretien.

SOLIMAN.

Puisque vous l'exigez, votre esclave fidèle  
 Vous donnera, seigneur, des preuves de son zèle.  
 Peut-être vos guerriers, je ne le cache pas,  
 Gémissent de vous voir renoncer aux combats ;  
 Peut-être, se livrant au feu qui les dévore,  
 Dans leur cœur belliqueux ils se flattent encore  
 De ranger sous vos lois des peuples ennemis,  
 Et le reste du monde à vos armes promis.

MAHOMET.

Est-ce tout? dis.

SOLIMAN.

Seigneur...

MAHOMET.

Parle, je te l'ordonne.

A ta sincérité d'avance je pardonne.

SOLIMAN.

Eh bien donc, tout le camp se plaint avec chaleur  
 Du repos où languit cette noble valeur :

« Eh quoi! de l'univers retardant la conquête,  
 « Disent-ils, ce vainqueur dans sa gloire s'arrête;  
 « Retenu par l'amour, il perd le souvenir  
 « Des états qu'à son trône il devait réunir;  
 « Dans l'ombre du serrail, entouré de captives,  
 « Il nous laisse vieillir sous nos tentes oisives.  
 « Ah! qu'il nous rende enfin notre premier appui,  
 « Qu'il dise un mot! nos bras et nos cœurs sont à lui. »

MAHOMET, *avec une ironie amère.*

Dans ces vœux inquiets ainsi donc mon armée  
 Plus que moi-même ici songe à ma renommée !  
 Oui, je dois en effet excuser ce transport,  
 Et rougir du sommeil où ma valeur s'endort.  
 Les forces du Croissant à ma voix prodiguées,  
 La Grèce dans mes fers, ses îles subjuguées,  
 Onze siècles de gloire en six mois éclipsés,  
 Les Sarmates vaincus, les Thraces dispersés,  
 Les princes d'Occident environnés d'alarmes,  
 Et de loin pâlisant au seul bruit de mes armées,  
 Tant de trésors conquis, de rois obéissans...  
 Tous ces faibles travaux ne m'ont pas, je le sens,  
 Acquis le droit heureux que donne la victoire,  
 Le droit de reposer quelques instans ma gloire.  
 Eh bien ! puisqu'il le faut, illustrons mes destins ;  
 Commençons par verser tout le sang des mutins.

SOLIMAN.

S'ils osent murmurer, jusques à les entendre  
 Mahomet un moment daignera-t-il descendre ?  
 Qu'avez-vous de commun avec ces faibles rois  
 Que le sceptre ottoman accablait de ses poids ?  
 Esclaves couronnés des mains des janissaires,  
 Ils devaient s'effrayer de plaintes téméraires ;  
 Elles ne peuvent pas arriver jusqu'à vous.

MAHOMET.

Tu veux que Mahomet retienne son courroux !...

J'y consens; aussi-bien dans mon ame oppressée,  
Visir, en ce moment règne une autre pensée.  
Connais enfin, connais le trouble où je me vois;  
La moitié de la terre obéit à ma voix,  
Et jusque dans ces murs une simple captive  
Repousse ma tendresse à lui plaire attentive.  
Nièce de Constantin, par mon bras détroné,  
C'est moi qu'en vil esclave elle tient enchaîné.  
En vain pour la fléchir ma bonté tutélaire  
Aux lois de l'Orient a daigné la soustraire.  
J'accorde à ses desirs toute la liberté  
Que des mœurs du serrail permet l'austérité.  
Prières, vœux, bienfaits, trésors, rien ne la touche,  
Rien ne peut appaiser cette rigueur farouche.  
Transporté, hors de moi, je fais parler en vain  
Et les droits du vainqueur et ceux du souverain.  
Toi qui de mes transports connais la violence,  
Qui sais comme mon bras réprime l'insolence,  
Tu t'étonnes de voir que ton maître outragé  
Dans un sang qui le hait ne se soit pas plongé!  
Soliman, qu'elle est belle, et que même ses larmes,  
Son trouble, sa pâleur, ajoutent à ses charmes!  
Et tel est mon destia, qu'il ne m'est plus permis  
De lui ravir un cœur qu'elle seule a soumis:  
Loin d'elle quelquefois, indigné de ma chaîne,  
Ma fureur lui promet le sort fatal d'Irène,  
D'Irène qui m'aimait, et dont jadis mon bras  
Répandit tout le sang aux yeux de mes soldats;

Alors, n'écoulant plus que mon cruel délire,  
 Je veux... mais je la vois, et ma vengeance expire.  
 Ainsi, de vains projets tour-à-tour combattu,  
 Je flotte et je frémis, sous le jong abattu.  
 Je m'en rapporte à toi; parle, que faut-il faire?

SOLIMAN.

Vous aimez Eronime, et ne pouvez lui plaire!

MAHOMET.

Elle me hait.

SOLIMAN.

Eh bien, rendez-lui sés mépris.

Puisque de votre cœur elle ignore le prix,  
 Vous saurez sur vous-même obtenir la victoire.  
 Qu'ils reviennent ces jours d'éternelle mémoire!  
 Ces jours où Mahomet, au-dessus des revers,  
 Commandait à l'amour ainsi qu'à l'univers!  
 Oubliez...

MAHOMET.

Quel est donc cet obstacle invincible?  
 Qui rend à tous mes soins Eronime insensible?  
 Avant que des combats le destin rigoureux  
 L'eût mise dans mes fers, d'un rival plus heureux  
 Aurait-elle accueilli l'hommage téméraire?  
 Quel que soit le rival que son cœur me préfère,  
 S'il est vivant...

SOLIMAN.

Seigneur, calmez ce vain effroi;

Sans doute de l'amour elle ignore la loi.  
 Depuis qu'en ce palais vous l'avez fait conduire,  
 Quel mortel auprès d'elle eût osé s'introduire?  
 La foule des muets, veillant de toutes parts,  
 Dérobe sa présence aux profanes regards.

MAHOMET, *avec réflexion.*

Sa naissance en effet, un orgueil légitime,  
 Contre un vulgaire amour tout défend Eronime.  
 De quel autre les vœux seraient-ils écoutés,  
 Lorsque de Mahomet les soins sont rejetés?  
 Si de tant de bassesse Eronime capable...

Mon sort est de l'aimer innocente ou coupable.

*(avec explosion.)*

Je rougis devant toi de mon égarement,  
 Mais d'un cruel amour tel est l'aveuglement :  
 Je languis à sa vue , et je languis loin d'elle ;  
 Je retourne à ses pieds ; et toi, visir fidèle,  
 Ouvre un œil vigilant sur ces lâches complots  
 Qui soulèvent mon camp fatigué du repos ;  
 Sois digne d'obéir à mon ordre suprême ;  
 Et si je puis enfin redevenir moi-même,  
 Si d'un lien fatal je puis me dégager,  
 Que tout, à mon réveil , soit prêt pour me venger.

*(Il sort.)*



## SCENE VI.

SOLIMAN.

Aux vœux de Mahomet Eronime est rebelle...  
 Et c'est à moi, grands Dieux, à moi qu'il le révèle!  
 Belle Eronime, eh quoi ! tu gardes ton serment !  
 Tu te souviens enoor d'un malheureux amant !  
 O de tous mes destins souveraine maîtresse !  
 C'est toi que Mahomet ravit à ma tendresse.  
 Lui, pour qui tant de fois j'ai répandu mon sang :  
 Non, non, ce n'était point la splendeur de son rang,  
 Ni l'espoir des bienfaits de sa toute-puissance,  
 Qui retenaient mon cœur sous son obéissance ;  
 J'idolâtrais sa gloire ; et mes yeux enchantés,  
 Le suivant au milieu de ses prospérités,  
 Eblouis des exploits amassés sur sa tête,  
 Reconnaissaient en lui l'héritier du prophète.  
 Un seul de ses regards disposait de mon sort :  
 Heureux sous ses drapeaux de mériter la mort,  
 Tous mes vœux se bornaient à gagner son estime... !  
 Juste ciel, et c'est lui qui m'enlève Eronime !  
 Hélas ! dois-je prétendre à la revoir jamais ?  
 La terreur et la mort veillent dans ce palais.  
 Si près d'elle, et ma voix ne peut s'en faire entendre !  
 Faut-il donc qu'insensible à l'amour le plus tendre,  
 Un devoir odieux... insensé, que dis-tu ?

ACTE I, SCENE VI.

17

Par un dernier effort rappelle ta vertu.  
Aux soins de Soliman Mahomet se confie !  
Allons, à son repos que je me sacrifie !  
En dépit du destin dont je suis opprimé,  
Lui seul est malheureux, puisqu'il n'est point aimé.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

 ACTE II.
 

---

## SCENE PREMIERE.

ÉRONIME, ZULMÉ.

ZULMÉ.

**Q**UOI, madame! tandis que le fier Mahomet,  
 Votre maître et le mien, à vos lois se soumet,  
 Que son amour vous aide à franchir l'intervalle  
 Qu'entre le trône et vous place votre rivale,  
 Verrai-je, hélas! vos yeux de pleurs toujours baignés?  
 Le sceptre vous attend, et vous le dédaignez?...

ÉRONIME.

A ces lâches conseils crois-tu que je me livre?  
 Avant de m'avilir je dois cesser de vivre.  
 Ne te souvient-il plus qu'un vainqueur odieux  
 Commande à cet empire où régnaient mes aïeux?  
 Ne te souvient-il plus qu'une trop chère image..?

ZULMÉ.

Si du fier Mahomet vous repoussez l'hommage,  
 Comment oubliez-vous, dans vos longues douleurs,

Que Soliman lui-même a causé vos malheurs ;  
Et que jadis son bras... ?

ÉRONIME.

O vengeance céleste !  
Cruelle, qu'as-tu dit ? Va, ce Dieu que j'atteste  
Connaît seul les tourmens qui déchirent mon sein.  
Tu m'oses accuser ! il faut parler enfin ;  
De ce profane amour apprends donc la naissance,  
Et quel est le pouvoir de la reconnaissance.

Je ne veux pas ici te peindre de nouveau  
Ni les derniers momens d'un empire si beau,  
Ni tous nos défenseurs privés de la lumière,  
Ni le vaste cercueil de ma famille entière.  
Seule je survivais à son funeste sort,  
Et je n'attendais plus que l'opprobre ou la mort ;  
Quand un jeune héros, à travers le carnage,  
Auprès de moi s'élançait, et me tient ce langage :  
« Rassurez-vous, princesse, et souffrez aujourd'hui  
« Que l'heureux Soliman vous prête son appui.  
« Mettez enfin un terme à vos justes alarmes.  
« Visir de Mahomet, compagnon de ses armes,  
« C'est à moi d'adoucir la rigueur des combats. »  
Il dit, et d'un seul mot éloigne ses soldats.  
Pendant j'écoutais, et l'humanité sainte,  
Que sur ce front guerrier le ciel avait empreinte,  
Et ces regards si doux, et ces nobles accens,  
Malgré moi ramenaient le calme dans mes sens.

Bientôt même, levant une paupière humide,  
Je contemple ses traits, et déjà, moins timide,  
J'ose lui demander, pour dernière faveur,  
De soustraire Eronime aux regards du vainqueur.  
Il m'exauce : lui-même accompagne ma fuite,  
Et la fille des rois se livre à sa conduite.  
Dans un azile obscur, du palais écarté,  
Mes pleurs du moins, mes pleurs coulaient en liberté.  
Je voyais Soliman, et chaque jour plus tendre,  
Son cœur, hélas ! au mien se faisait trop entendre.  
Instruit que Mahomet, aveugle en son courroux,  
Cherchait une victime échappée à ses coups,  
Et que sa barbarie, à tous les miens funeste,  
D'une triste famille avait prescrit le reste,  
Soliman le premier, immolant son amour,  
Me pressa de quitter ce dangereux séjour.  
Un prince de mon sang régnait dans l'Albanie ;  
Il m'offrait un secours contre la tyrannie ;  
Je partis ; et bientôt sa touchante bonté  
Mêla quelques douceurs à mon adversité.  
Cependant, de butin et de carnage avide,  
Mahomet, conduisant une armée homicide,  
Entra dans l'Albanie, et rangea sous sa loi  
Un peuple que son nom avait glacé d'effroi.  
Hélas ! qui désormais aurait pu me défendre !  
Aux ordres de son maître empressé de se rendre,  
Soliman combattait en de lointains climats ;  
Le palais se remplit de farouches soldats.

L'un d'eux osa sur moi lever sa main sanglante,  
 Et sourd à mes douleurs me traîner expirante  
 Aux pieds de Mahomet, dont le front irrité  
 S'adoucit à l'aspect de ma faible beauté.  
 Depuis que dans Bysance, à sa suite amenée,  
 Il condamne aux affronts ma vie infortunée,  
 Le croirais-tu jamais? graces aux soins d'Osman,  
 Une fois en secret j'ai revu Soliman.

ZULMÉ.

De trouble et de pitié que mon ame est saisie!  
 Craignez de Mahomet la noire jalousie.  
 Les regards des muets sur vos pas sont ouverts,  
 Madame; et si jamais vos feux sont découverts,  
 Tremblez pour Soliman, et tremblez pour vous-même.

ÉRONIME.

Eh! voilà le sujet de ma douleur extrême!  
 Que m'importent mes jours? dans l'état où je suis,  
 La mort est le seul terme à mes profonds ennuis.  
 Je ne l'ignore pas, tout s'oppose à ma flamme.  
 Que me sert de nourrir dans le fond de mon ame  
 Un sacrilège amour par le ciel condamné?  
 Du Dieu de Constantin le temple est profané:  
 On blasphème son nom... et je pourrais encore,  
 Infidelle à ce Dieu que le chrétien adore,  
 Vivre d'intelligence avec ses ennemis!  
 Brûler pour Soliman! malheureuse, frémis!

ZULMÉ.

Mahomet vient à nous.

## SCENE II.

MAHOMET, ÉRONIME, ZULMÉ.

MAHOMET.

Ma fatale tendresse,  
 Madame, près de vous me ramène sans cesse.  
 Je m'étonne moi-même, et ne puis concevoir  
 Quel suprême ascendant me force à vous revoir.  
 Mais quand je viens à vous, quand ma gloire avilie  
 A vos pieds malgré moi se tait et s'humilie,  
 Ne dois-je dans vos yeux rencontrer que des pleurs?

ÉRONIME.

Avez-vous donc sitôt oublié mes malheurs?  
 Dans ce même palais où je suis sans défense,  
 Le sage Constantin éleva mon enfance.  
 C'est ici qu'il périt : ô souvenir affreux !  
 Ces murs fument encor de son sang généreux.  
 Ma famille n'est plus : vos pas foulent sa cendre,  
 Barbare, et c'est à moi que vous osez prétendre !

MAHOMET.

Oui, j'ai causé ces maux reprochés tant de fois.  
 La Grèce toute entière a passé sous mes lois.  
 Mais enfin m'a-t-on vu, cruelle que vous êtes,  
 Abuser de ma gloire et du droit des conquêtes?  
 De funèbres honneurs n'ont-ils pas consolé  
 Ce fameux Constantin par le glaive immolé?

N'ai-je pas de ce peuple adouci les misères?  
Vos temples sont debout, et le Dieu de vos pères,  
Ce Dieu qu'ont protégé mes ordres tout puissans,  
Sur ces autels encor reçoit le même encens.  
Pour ramener les cœurs j'ai tout fait; et l'empire  
D'un long déchirement, grace à mes soins, respire.  
Vous seule, quand mon sceptre au loin se fait bénir,  
Du malheur des combats gardez le souvenir!  
Ah! j'ai trop expié le succès de mes armes!  
Ce n'est plus un vainqueur qui brûle pour vos charmes.  
Mon courage incertain, et captif dans vos fers,  
Laisse depuis long-tems respirer l'univers:  
Je détourne mes pas du sentier de la gloire,  
Et de moi-même enfin j'ai perdu la mémoire.  
Je borne mes destins: à vous seule livré,  
Je fais taire l'espoir dont j'étais enivré.  
Maître de l'Orient par le droit de la guerre,  
Je pouvais disposer du reste de la terre;  
Eh bien! je le refuse aux vœux de mes soldats.  
Ils osent murmurer... leur sang ne coule pas!  
Je ne sais plus enfin, dans mon désordre extrême,  
Ni vaincre, ni punir... jugez si je vous aime!

ÉRONIME.

Une simple captive a-t-elle donc, seigneur,  
Le droit de retenir votre fougueuse ardeur?  
Remplissez votre attente, et votre destinée;  
Allez couvrir de deuil la terre infortunée;  
Mais souffrez que, durant le cours de vos exploits,



Je pleure, sans témoins, les maux que je vous dois.

MAHOMET.

Si je pars en effet, si ma fierté s'abaisse  
 Jusqu'à répondre aux vœux que tout le camp m'adresse,  
 Pensez-vous qu'en partant, prompt à vous oublier,  
 Mon amour au serrail ose vous confier?  
 Vous me suivrez, madame.

ÉRONIME.

Eternelle justice!

Quoi! de tous vos forfaits Eronime complice,  
 Du sang de Constantin souillant la pureté,  
 Irait montrer ses fers au monde épouvanté!  
 Moi, vous suivre, grands Dieux!

MAHOMET.

Oui, désormais je cède

Au tyrannique amour dont le charme m'obsède;  
 Vivre éloigné de toi n'est plus en mon pouvoir.  
 Tes larmes, ton orgueil, même ton désespoir,  
 Tout allume des feux que je voudrais éteindre.  
 Cet indomtable cœur est las de se contraindre.  
 Sais-tu bien qui je suis? Est-ce à toi d'ignorer  
 Les noirs emportemens où je puis me livrer?  
 Va, je te punirai de ma propre faiblesse.  
 Il en est tems encor, partage mon ivresse;  
 Dis un mot, et ce jour t'élève jusqu'à moi.  
 Je te pardonne tout; je t'engage ma foi.  
 S'il est une beauté captive en cette enceinte,  
 Qui dans ce cœur si fier puisse éveiller la crainte,

Tous ses droits à l'instant te sont sacrifiés :  
Demande-moi sa tête, elle tombe à tes pieds.

ÉRONIME.

Ah ! barbare !

MAHOMET.

Réponds.

ÉRONIME.

Je doute si je veille.

Dieu, quels accens de mort ont frappé mon oreille !  
Va, je m'étais contrainte, et mon inimitié  
Trop long-tems devant toi n'a paru qu'à moitié.  
Renonce au vain espoir qui t'égare et t'abuse.  
Porte à d'autres beautés un cœur que je refuse.  
Moi, recevoir ta main ! qu'oses-tu proposer ?  
De mon sort malheureux, va, tu peux disposer,  
Tu me verras toujours rebelle, inexorable :  
Je te jure, tyran, une haine implacable.  
Tu n'hésiteras pas pour un crime de plus ;  
Frappe donc, tu le dois.

MAHOMET, *avec un sourire affreux.*

Tes vœux sont superflus.

Tu vivras pour fléchir sous mes lois souveraines,  
Pour sécher dans le deuil, pour languir dans les chaînes ;  
Indigne de l'honneur que tu dus recevoir,  
Rampe au pied de ce trône où je daignais t'asseoir.  
Sors, esclave.

ÉRONIME.

O destin !

MAHOMET.

Obéis à ton maître :

*(Eronime sort.)*

Soyons digne du trône où le ciel me fit naître.  
 L'ingrate ! dans ses vœux Mahomet absolu  
 Ne connaît point d'obstacle alors qu'il a voulu.  
 L'aspect de ce palais, témoin de son enfance,  
 Enhardit trop long-tems cet excès d'insolence.

## SCENE III.

MAHOMET, SOLIMAN.

MAHOMET.

A-t-on exécuté mes ordres souverains ?

SOLIMAN.

Jaloux d'approfondir tous ces bruits incertains,  
 Je n'ai voulu, Seigneur, en croire que moi-même.  
 De quelques chefs obscurs l'emportement extrême,  
 Sous mes yeux en effet n'a pas craint d'éclater :  
 Je viens secrètement de les faire arrêter.  
 Mais vous pouvez compter sur la foi de l'armée,  
 J'ose le croire au moins. D'un beau zèle animée,  
 Sans murmure elle attend que votre auguste voix  
 Daigne lui commander de vaincre sous vos lois.

MAHOMET.

Elle se tait... Eh bien, j'écoute la clémence ;  
 Que dis-je ? Sa secrète et juste impatience  
 Déchire le bandeau sur mes yeux étendu ;

Je sors d'un long sommeil, et le jour m'est rendu.  
Je partirai.

SOLIMAN.

Qu'entends-je? ô bonheur!

MAHOMET.

Mon courage

S'affranchit à la fin d'un honteux esclavage :  
Monarque d'un serrail, dans un muet oubli,  
Dois-je laisser encor mon nom enseveli ?  
Je partirai : demain je ressaisis mes armes.  
Dans l'appareil des camps, au milieu des alarmes,  
Un prince tel que moi, digne de ses lauriers,  
Mêle un instant d'amour à ses travaux guerriers ;  
Mais on ne le voit point au sein de la mollesse  
Consumer les beaux jours que la gloire lui laisse.  
Pourtant je ne veux pas qu'à mon prochain départ  
L'orgueil des révoltés se flatte d'avoir part ;  
Si j'excuse tous ceux dont un zèle perfide  
A séduit la jeunesse et le cœur intrépide,  
Je retiens dans les fers leurs chefs séditieux ;  
Ils n'auront pas l'honneur de mourir sous mes yeux.

SOLIMAN.

Dans vos nobles projets que rien ne vous arrête ;  
Rendez à vos soldats l'étendard du prophète.  
Pardonnez si ma voix vous presse d'accomplir  
Les augustes devoirs qu'il vous reste à remplir,  
Et si je représente à votre ame enflammée  
Ce que de vous encore attend la renommée.

L'Europe vous regarde, et déjà les destins  
Semblent vous préparer des triomphes certains.  
Les peuples de l'Oder et ceux de l'Illyrie,  
L'un contre l'autre armés, déchirent leur patrie ;  
A travers tant d'états aux factions vendus,  
Coulent des flots de sang pour la gloire perdus.  
Victime des partis qu'un fol espoir entraîne,  
Tout l'Occident n'est plus qu'un homicide arène,  
Où des rois d'un moment se disputent entre eux  
Un sceptre imaginaire et des lauriers affreux.  
Terminez, il est tems, des luttes inégales ;  
Eteignez le flambeau de ces haines fatales.  
Scanderberg, de son joug dès long-tems fatigué,  
Et tant de fois vaincu sans être subjugué,  
Du fond de ses rochers se lève et vous menace ;  
Sa révolte s'étend jusqu'aux monts de la Thrace.  
Du bord Adriatique insultant vos vaisseaux,  
Venise se confie aux remparts de ses eaux.  
Rhode est debout encore après tant de batailles ;  
La gloire vous appelle au pied de ses murailles :  
Les fameux chevaliers qui soutiennent ses droits  
S'apprêtent à combattre une seconde fois :  
Allez, et foudroyez, malgré leur résistance,  
De l'empire Chrétien la dernière espérance.

MAHOMET.

D'un succès plus prochain Mahomet est jaloux ;  
L'empire d'Orient est tombé sous mes coups,  
Mais il faut plus encor : cet orgueilleux Comnène,

Tranquille en ses états, m'importune et me gêne.  
Au dernier Constantin par le sang allié,  
Son repos confiant m'a trop humilié.  
J'irai, n'en doute pas, lui ravir Trébizonde,  
Et de ce même bras que la guerre seconde,  
Aux regards de l'Asie et du monde étonné,  
Renverser du Persan le trône efféminé.  
Puis, traînant sur mes pas des peuples tributaires,  
Je reviens châtier ces princes téméraires  
Que liguent contre moi les pontifes romains,  
Et qu'avaient trop long-tems épargnés mes dédain.  
Rempli de ces projets, penses-tu qu'une femme  
Des soins de ma grandeur ait détourné mon ame?  
J'assemble le divan : je dévoile à ses yeux  
De mes travaux futurs le tissu glorieux,  
Et suivi d'Eronime, au retour de l'aurore,  
Je quitte ce palais, où je me déshonore.

## SCENE IV.

SOLIMAN.

Oh! de quel trait affreux il déchire mon cœur!  
Quoi! lorsque mes conseils excitent sa valeur,  
Que moi-même, échauffant le transport qui l'anime,  
J'aspire à l'éloigner des regards d'Eronime,  
Avec elle, grand Dieu, le cruel veut partir!  
Et du sort qui l'attend je ne puis l'avertir!

Un obstacle éternel loin de ses yeux m'enchaîne :  
C'en est fait... plus d'espoir... Ciel! la Sultane reine!  
Evitons ses regards.

## SCENE V.

ZULIMA, SOLIMAN.

ZULIMA.

Soliman, demeurez.

SOLIMAN.

Qu'attendez-vous de moi ?

ZULIMA.

Bientôt vous le saurez.

Mahomet m'abandonne, il m'outrage.

SOLIMAN.

Madame.

ZULIMA.

Ne m'interrompez pas. D'une honteuse flamme  
Il est tems d'arrêter le cours injurieux,  
Visir, et c'est sur vous que j'ai jeté les yeux.

SOLIMAN.

O ciel !

ZULIMA.

A me servir quand ma voix vous excite,  
J'ai le droit d'ordonner ce que je sollicite.

SOLIMAN.

Je ne sais...

ZULIMA.

Vengez-moi.

SOLIMAN.

Vous venger ! et comment ?

ZULIMA.

Votre intérêt s'unit à mon ressentiment ;

Vous aimez Eronime.

SOLIMAN.

Hélas ! qu'osez-vous dire ?

Qui, moi, je l'aime ?

ZULIMA.

Vous.

SOLIMAN, (*à part.*)

A peine je respire.

ZULIMA.

Cet unique entretien que vous eûtes tous deux,

A qui le devez-vous ? à moi seule.

SOLIMAN.

Grands dieux ?

ZULIMA.

Osman feignit par vous de se laisser séduire ;

Mais, craignant Mahomet, c'est moi qu'il vint instruire.

Je sus gagner Osman : par ses soins, une nuit,

Aux jardins du serrail vous fûtes introduit ;

Je me rendis moi-même en ce lieu solitaire,

Et de vos noirs chagrins j'appris tout le mystère.

Livrez-vous à l'espoir ; enfin, c'est aujourd'hui

Que ma pitié vous prête un favorable appui.



Eronime est à vous : sans obstacle , sans crainte ,  
 Pénétrez du serrail la redoutable enceinte.  
 J'ai tout prévu ; bientôt par des chemins obscurs  
 De ce vaste palais vous gagnerez les murs.  
 Des esclaves soumis à mes ordres suprêmes  
 A travers ces détours vous guideront eux-mêmes :  
 Un rapide vaisseau , déjà tout préparé ,  
 Doit vous offrir alors un refuge assuré.  
 Fuyez un prince ingrat dont l'ardeur vous outrage ,  
 Et voguez sans péril vers un lointain rivage.

SOLIMAN.

Moi fuir, ciel !

ZULIMA.

Ecoutez , je fais votre bonheur ,  
 Mais remplissez mes vœux au gré de ma fureur ,  
 Ou tremblez : votre sort entre mes mains repose ;  
 Du secret de vos feux ma vengeance dispose ;  
 C'est vous en dire assez ; encore un seul remords  
 J'éclaire le Sultan, et vous livre à la mort.  
 Je vous connois , je sais qu'un guerrier invincible  
 Peut à de tels périls se montrer insensible.  
 Vous méprisez le jour, mais vous ne voulez pas  
 Vous-même d'Eronime ordonner le trépas.  
 Vous savez à quel point Mahomet est barbare.

SOLIMAN.

Eronime !

ZULIMA.

Elle meurt.

SOLIMAN.

Je frémis et m'égare.

ZULIMA.

Elle meurt.

SOLIMAN.

Je l'adore.

ZULIMA.

Hé bien, que tardez-vous?

SOLIMAN.

Ah ! pour favoriser votre dépit jaloux,  
 Dois-je faire à mon maître une mortelle injure,  
 Profaner le serrail, me souiller d'un parjure,  
 Et par mon lâche cœur, plus que par vous séduit,  
 De ma fidélité perdre en un jour le fruit?  
 Laissez-moi triompher de mon incertitude,  
 Ou préparer mon ame à tant d'ingratitude.

ZULIMA.

Déjà la nuit sur nous étend son voile épais,  
 Suivez-moi.

SOLIMAN.

Je ne puis.

ZULIMA.

Il le faut.

SOLIMAN.

Non, jamais.

ZULIMA.

Pour la dernière fois, obéissez.

SOLIMAN.

Cruelle !

ZULIMA.

Ce n'est point à mes vœux qu'on se montre rebelle ;  
Cédez, ou de ce pas votre amour déclaré...

SOLIMAN.

Un moment.

ZULIMA.

Non.

SOLIMAN.

Eh bien, je vous obéirai.

Je n'examine pas, en mon désordre extrême,  
Si c'est vous que je sers encor plus que moi-même.  
Je dérobe Eronime au destin qui l'attend ;  
Eronime vivra ; déterminez l'instant  
Où je dois l'arracher de ce palais funeste ;  
Mais que tombe sur moi la colère céleste ;  
Si, me souillant d'un crime encor plus odieux ,  
Au mépris de ma foi, j'abandonne ces lieux !

ZULIMA.

Quoi ! mes soins du serrail vous ménagent l'entrée,  
Je remets en vos bras une amante adorée,  
Et lorsque tous vos vœux enfin sont exaucés,  
Un lâche et vain effroi...

SOLIMAN.

N'est-ce donc pas assez

Que par un attentat ma vertu se flétrisse ?  
Qu'à vos ressentimens malgré moi je m'unisse ?  
Je me rends criminel... mais trahir lâchement  
Un maître généreux qui daigne en ce moment

ACTE II, SCENE V. 35.

Se reposer sur moi des soins de son empire!  
Le quitter à l'instant où la haine conspire;  
Où peut-être en secret ses jours sont menacés !...  
Ah ! de tant de respects, tant de vœux empressés,  
Mon cœur n'a pas sitôt étouffé la mémoire.  
Disposez de ma vie, et non pas de ma gloire.  
( *Il sort.* )

SCENE VI.

ZULIMA.

Il se refuse en vain à remplir mon espoir ;  
Puisqu'il aime Eronime, il voudra la revoir.  
Il ne soupçonne pas l'abîme où je l'entraîne :  
Suivons ses pas, qu'il cède, et sa perte est certaine.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

---

 ACTE III.
 

---

## SCENE PREMIERE.

ERONIME, ZULMÉ.

ZULMÉ.

Tout dort dans le serrail, et vous seule effrayée,  
 La pâleur sur le front, et de larmes noyée,  
 Aux douceurs du sommeil vous refusez vos sens !  
 Au nom de la pitié que pour vous je ressens,  
 Parlez... quel désespoir de votre ame s'empare ?

ERONIME.

As-tu donc oublié le sort qu'on me prépare ?  
 Je crois le voir par-tout ce tyran abhorré.  
 Je veille, et cependant mon esprit égaré  
 Aperçoit à travers un funèbre nuage  
 De mille objets de deuil le confus assemblage ;  
 Mais quel spectacle horrible à mes yeux s'est offert ?  
 Soliman !... Je le vois... pâle, de sang couvert,

Prêt à fermer au jour sa mourante paupière...  
Que cette nuit est lente à finir sa carrière !

ZULMÉ.

Un silence profond environne ces lieux ;  
Les muets sont debout , et jamais à vòs yeux ,  
Mahomet , dont l'aspect toujours vous épouvante ,  
A cette heure de calme ici ne se présente ;  
Que craignez-vous encor ?

ÉRONIME.

Je ne sais ; et pourtant  
L'effroi qui me saisit redouble à chaque instant.  
Vous, qui ne voyez pas les maux où je succombe,  
Qui dormez maintenant du sommeil de la tombe,  
Que la mort a sauvés de l'opprobre et des fers,  
O mes aïeux ! pour vous il n'est plus de revers,  
Plus d'affronts à subir, de larmes à répandre ;  
Une éternelle paix entoure votre cendre ,  
Et votre fille , hélas ! captive , sans secours ,  
De ses tourmens affreux voit prolonger le cours.  
Ne pouvez-vous , touchés du destin qui m'accable ,  
M'ouvrir de vos tombeaux l'asile inviolable ?...  
Je ne crains pas du moins , en mon sort rigoureux ,  
Qu'un tyran m'asservisse à ses horribles vœux ;  
Il me reste un moyen de tromper sa tendresse...

( *A Zulmé , avec terreur.* )

N'entends-tu pas du bruit ?

ZULMÉ.

Rassurez-vous , princesse ;

Des gardes du serrail vous entendez les pas.

ÉRONIME.

Ecoute.

ZULMÉ.

Quel effroi !

ÉRONIME.

Je ne m'abuse pas.

ZULMÉ.

Il est vrai.

ÉRONIME.

Juge enfin si mes terreurs sont vaines.

Juste Dieu ! tout mon sang s'arrête dans mes veines.

## SCENE II.

ÉRONIME, ZULMÉ, SOLIMAN.

ZULMÉ.

Quel profane en ces lieux... ?

SOLIMAN.

Hélas ! qu'ai-je promis ?

O remords trop tardif !... avançons...

ÉRONIME.

Je frémis...

SOLIMAN.

Eronime !

ÉRONIME.

Est-ce un songe ?... une vaine apparence ?...

Soliman ! se peut-il ? Cher Soliman !

SOLIMAN.

Silence.

ÉRONIME.

Quoi ! c'est vous ?

SOLIMAN.

O bonheur qu'à peine je conçois !  
Objet de tant d'amour, enfin je vous revois !  
Vous, l'unique trésor de mon ame ravie,  
Dont l'aspect me console et me rend à la vie,  
Après ce long orage et ces jours de malheur,  
Belle Eronime, eh quoi ! n'est-ce point une erreur ?  
Mais non... les dieux enfin ont exaucé mes larmes.

ÉRONIME.

Hélas ! dans ce séjour et de deuil et d'alarmes,  
Quel pouvoir tutélaire, au milieu de la nuit,  
A travers les périls, devant moi vous conduit ?

SOLIMAN.

Vous le saurez.

ÉRONIME.

Faut-il que la crainte empoisonne  
Un charme où tout mon cœur se livre et s'abandonne !  
Fuyez... la mort est là.

SOLIMAN.

N'ayez aucun effroi ;  
Mais gardons-nous de perdre un instant... suivez-moi.

ÉRONIME.

Moi, vous suivre ?



## MAHOMET II,

SOLIMAN.

Il le faut.

ÉRONIME.

Ciel !

SOLIMAN.

M'aimez-vous encore ?

ÉRONIME.

Si je vous aime ? moi !

SOLIMAN.

Je te perds, et t'adore :

Mais je viens terminer ton destin rigoureux.

ÉRONIME.

Qu'entends-je ?

SOLIMAN.

Tout est prêt, et tu quittes ces lieux.

ÉRONIME.

Quoi ! je m'affranchirais d'un honteux esclavage ?

SOLIMAN.

Oui, le calme t'attend sur un autre rivage.

ÉRONIME.

Le cruel Mahomet...

SOLIMAN.

Désormais ne peut rien.

Un autre nous protège, et nous sert de soutien.

ÉRONIME.

Bonheur inespéré !

SOLIMAN.

La cour de Germanie,

A celle de Byzance autrefois tant unie,  
T'offre contre l'orage un abri protecteur.  
Une seconde fois suis ton libérateur !  
O toi ! l'unique objet de ma flamme constante,  
Tremble qu'un vain retard ne trompe mon attente.

ÉRONIME.

Et tu fuis à ton tour ce tyran odieux !

SOLIMAN.

Eronime, reçois mes éternels adieux.

ÉRONIME.

Je ne te verrai plus !

SOLIMAN.

Juge de mon supplice.

Non, tu ne connais pas ce cruel sacrifice,  
Imposé par l'honneur, par la foi des sermens.  
Tu dois haïr mon maître, il causa tes tourmens ;  
Je t'enlève à sa flamme, et te rends à toi-même ;  
C'est tout ce que je puis dans mon désordre extrême :  
Je termine tes maux.

ÉRONIME.

Tu viens les redoubler.

Ah ! de quel poids affreux je me sens accabler !  
Pourquoi réveilles-tu dans mon ame égarée  
Les sacrilèges feux dont elle est dévorée ?  
Qui t'amène vers moi ? Ne sais-tu pas, cruel,  
Que j'arme en t'écoutant les vengeances du Ciel ;  
Que je brave ses lois, et que de sa colère  
Il élève entre nous l'invincible barrière ?

Si je fuis avec toi, je trahis mon devoir;  
Si je reste en ces lieux, la mort est mon espoir...  
Je ne partirai pas.

SOLIMAN.

Ciel! que viens-je d'entendre?

Eronime, sais-tu ce que j'ose entreprendre?  
Que j'outrage à la fois et mon maître et les cieux?  
Garde-toi d'abuser de l'excès de mes feux!

*(On entend du bruit.)*

Oh! ne m'enlève pas un reste de constance;  
Au nom de notre amour, abandonne Byzance!  
Pars, je ne puis te suivre; et mon cœur combattu...  
Ne peut...

*(Le bruit redouble.)*

### SCENE III.

MAHOMET, ERONIME, SOLIMAN, ZULMÉ,  
MORAD, MUETS PORTANT DES FLAMBEAUX,  
GARDES.

SOLIMAN.

Ciel! Mahomet!

ÉRONIME.

Dieu!

MAHOMET, à Soliman.

Me reconnais-tu?

Te flattais-tu de voir tant d'audace impunie?

SOLIMAN, *éperdu.*

Eronime!

MAHOMET.

A ton sort elle doit être unie.

Et ma juste fureur jusque dans les tourmens  
Ne veut pas séparer de si tendres amans.

SOLIMAN.

Mes remords ont déjà commencé mon supplice;  
Je connais mon forfait: que mon sort s'accomplisse.  
Mais Eronime, hélas!...

MAHOMET.

Tu l'aimes, c'est assez.

Ne te souvient-il plus, quand mes vœux repoussés  
D'un rival inconnu soupçonnaient l'existence,  
Quel prix à son amour je réservais d'avance?  
Ne te souvient-il plus que dans son cœur fumant,  
Je te jurai...?

ÉRONIME.

Seigneur...

MAHOMET.

J'acquitte mon serment.

ÉRONIME, *saisissant le bras de Mahomet, qui  
veut tirer son poignard.*

Arrête, Mahomet, que ta jalouse rage  
Punisse seulement l'ingrate qui t'outrage.

MAHOMET.

Ciel! par quel charme affreux suis-je donc retenu?

Quel est ce vil effroi qui m'était inconnu?  
 Le crime est sous mes yeux, et ma main délibère...  
 Ainsi donc vainement la sultane m'éclaire;  
 M'apprend...

SOLIMAN.

Quoi! Zulima... la perfide! seigneur,  
 Sachez...

MAHOMET.

Qu'on les entraîne: il faut à ma fureur  
 Le tems de prononcer sur le juste supplice  
 Que méritent l'audace ensemble et l'artifice.

## SCENE IV.

MAHOMET, MORAD.

MAHOMET.

Et mon bras dans leur sein n'a donc pu se plonger!  
 Pour la première fois je tarde à me venger.  
 Je ne le cache pas: l'excès même du crime  
 A suspendu l'effet du courroux qui m'anime.  
 Combien ils frémiront de m'avoir un moment  
 Réduit à différer leur juste châtement!  
 Quelle mort assez lente à leur forfait est due?  
 Je suis impatient d'en repaître ma vue.  
 L'infâme! tout son sang, goutte à goutte versé,  
 Pourra-t-il satisfaire à mon cœur offensé?  
 Quoi! je me plains à lui des rigueurs de l'ingrate;

Sans contrainte à ses yeux mon désespoir éclate;  
 Je lui conte mes maux, mon amour dédaigné,  
 Les mouvemens confus de mon cœur indigné;  
 Et lui, certain de plaire à celle qui me brave,  
 Il m'insulte en secret, lui, misérable esclave!...  
 Mais, dis-moi, cher Morad, n'as-tu pas entendu  
 Soliman, tout-à-l'heure, incertain, éperdu,  
 Appeler mes soupçons sur un autre coupable?  
 Qui dois-je envelopper dans ma rage implacable?  
 Tu connais Zulima... je ne sais... mais enfin  
 Un doute affreux commence à naître dans mon sein:  
 Il le faut éclaircir... revoyons la sultane:  
 Malheur à tout mortel que mon soupçon condamne.  
 Allons, et dans ces murs où va régner l'effroi,  
 Que tout ce qui m'offense expire autour de moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

---

 ACTE IV.
 

---

## SCENE PREMIERE.

ZULIMA, FATIME.

ZULIMA, *en désordre.*

CIEL! devais-je m'attendre à ce dernier malheur?

FATIME.

Calmez-vous.

ZULIMA.

Où porter mon trouble et ma douleur?

Quoi! je rends Mahomet témoin de son outrage;

Il ne peut en douter et commande à sa rage!

C'est à moi de frémir.

FATIME.

Ces perfides amans

Vont expirer bientôt dans l'horreur des tourmens.

Mahomet les dévoue à toute sa colère.

ZULIMA.

Fatime, que dis-tu? Mahomet délibère,

Il ne m'abuse pas ; un reste d'amitié  
Pour Soliman tout bas éveille sa pitié.  
Il se souvient toujours que son bras tutélaire  
Lui conserva le trône et ce jour qui l'éclaire ;  
Il peut l'interroger ; et sur moi seule alors  
De son ressentiment éclatent les transports :  
Car tu ne peux douter que le Visir lui-même  
Ne dévoile au Sultan mon fatal stratagème.

FATIME.

Et qu'opposerez-vous à ces dangers pressans,  
Madame ?

ZULIMA.

Quand j'ai vu Mahomet en suspens,  
Des périls que je cours un message fidèle  
A l'intrépide Omar a porté la nouvelle.  
Il m'écrivit à l'instant qu'il arme les soldats ;  
Que jusqu'en ce palais précipitant leurs pas  
Nous les verrons bientôt, d'une voix unanime,  
Demander au Sultan la tête d'Eronime,  
Et celle d'un sujet dont la témérité  
Profana du serrail l'asile redouté.  
Mais aura-t-il le tems de m'être favorable ?  
Ce n'était point assez d'un doute qui m'accable.  
Sais-tu que Mahomet va paraître à mes yeux ;  
Qu'il me fait ordonner de l'attendre en ces lieux ?  
Il prétend me parler... et que va-t-il me dire ?  
S'il soupçonne un moment le piège où je l'attire,  
Rien ne peut me sauver de son juste courroux,



Et ce n'est pas pour moi qu'il retiendra ses coups.  
 O toi dont la fortune à mes vœux est si chère,  
 Mon fils, si tu perdais ta malheureuse mère,  
 Hélas! qui désormais veillerait sur tes jours,  
 Et contre un père ingrat t'offrirait son secours?  
 Juste Ciel, le voici!

## SCENE II.

MAHOMET, ZULIMA, FATIME.

MAHOMET.

D'une importune idée,  
 D'un étrange soupçon mon ame est obsédée:  
 Vous savez quel complot je cherche à pénétrer,  
 Madame, et vous pouvez peut-être m'éclairer.

ZULIMA.

Moi, seigneur!

MAHOMET.

Répondez: de ce fatal mystère  
 Vous n'étiez pas ici seule dépositaire;  
 Par quel heureux secours dévoilant ce forfait  
 Avez-vous du Visir...?

ZULIMA.

Le hasard a tout fait.  
 Aux jardins du serrail deux esclaves fidèles  
 Ont vu se préparer ces trames criminelles.  
 Ils m'ont appris, seigneur, qu'en ce lieu retiré,

Dans la nuit, le Visir souvent s'était montré.  
 Mes ordres à tous deux ont prescrit le silence;  
 Et mon or prodigué payant leur vigilance,  
 Des pas de Soliman invisibles témoins,  
 A dévoiler son crime ils ont mis tous leurs soins,  
 Et cette nuit enfin ils sont venus m'instruire  
 Que le traître au serrail cherchait à s'introduire...  
 Seigneur, vous savez tout.

MAHOMET.

Pourquoi donc si long-tems  
 Avez-vous différé ces aveux importants?

ZULIMA.

Seigneur, pour le Visir on connaît votre estime;  
 Vous ne l'auriez jamais soupçonné d'un tel crime;  
 Et d'ailleurs Mahomet, prévenu contre moi,  
 A mon rapport sincère eût-il ajouté foi?  
 Je n'avais point de preuve: il me fallait attendre  
 Que l'ingrat Soliman osât tout entreprendre;  
 Et ce n'est qu'au moment où, séduit par l'amour,  
 Il osait pénétrer jusque dans ce séjour...

MAHOMET.

Vous avez attendu que sa flamme euhardie  
 A ce dernier excès poussât la perfidie!  
 Vous avez pu me voir jusques à ce moment  
 Dans ma sécurité m'endormir follement!  
 N'avez-vous pas tous deux mérité ma vengeance,  
 Lui par son attentat, vous par ce long silence?  
 Du poids d'un tel secret vous n'avez pas tremblé!

Sans doute votre cœur lâche et dissimulé  
 S'applaudissait tout bas de ma tendresse vaine!  
 Mon avilissement plaisait à votre haine!  
 Que dis-je? Soliman à cette indignité  
 De lui-même jamais ne se serait porté?  
 Et, sans quelque motif que je ne puis comprendre,  
 D'un infâme complot il eût su se défendre;  
 Enfin, est-il le seul que je doive punir?  
 Nul autre à son forfait n'a-t-il osé s'unir?  
 Surpris dans le serrail, et tremblant à ma vue,  
 Tous ses sens ont frémi d'une horreur imprévue,  
 Lorsque j'ai devant lui prononcé votre nom.

ZULIMA.

Un excès de terreur aveuglait sa raison.  
 Me faut-il repousser encor votre injustice?  
 De mon propre bonheur je fais le sacrifice;  
 Je conserve Eronime à votre ardent amour,  
 Et vous me soupçonnez d'un coupable détour!  
 S'il était vrai, seigneur, si mon ame offensée,  
 Et de votre abandon profondément blessée,  
 Eût conçu le projet d'éloigner de ces lieux  
 L'orgueilleuse beauté qui plaît tant à vos yeux;  
 Peut-être j'aurais su, d'un tel secret instruite,  
 De ces lâches amans favoriser la fuite,  
 Mais non; auprès de vous mon zèle me conduit;  
 Je vous les fais surprendre au milieu de la nuit;  
 Je les offre à vos coups; et quand votre colère  
 Pour la première fois craint de se satisfaire,



Que vous n'osez encor prononcer leur trépas,  
C'est moi que vos soupçons... vous ne le croyez pas.

MAHOMET.

Il se peut : mais avant que le traître périsse,  
Madame, je prétends démêler l'artifice.  
Il faut que devant vous je l'interroge ici.  
Vous vous troublez ?

ZULIMA.

Eh quoi ! vous m'outragez ainsi,  
Et d'une juste horreur je pourrais me défendre...

### SCENE III.

MAHOMET, ZULIMA, FATIME, MORAD.

MORAD.

Seigneur, en ce palais, on songe à vous surprendre ;  
Votre camp se soulève. On voit de toutes parts  
De la rébellion flotter les étendards.  
De vils séditeux répandus dans Byzance,  
Eux-mêmes se chargeant du soin de votre offense  
Du Visir, d'Eronime, exigent le trépas ;  
A demander leur tête ils ne se bornent pas,  
Ils réclament ces chefs que Soliman lui-même  
Tantôt a fait saisir par votre ordre suprême.

MAHOMET.

Il suffit : à ces chefs que l'on donne la mort.

ZULIMA.

Ah! seigneur, retenez ce funeste transport ;  
 Et puisque vos soldats, par un excès de zèle,  
 N'aspirent qu'à venger votre injure cruelle,  
 Livrez ce couple ingrat, et par un peu de sang  
 Epargnez des affronts à votre auguste rang.

MAHOMET.

Seul, je dois repousser un orgueil qui me brave ;  
 Seul, je dois disposer du sort de mon esclave ;  
 Son supplice était prêt : on menace ses jours !  
 Ma volonté suprême en prolonge le cours.

ZULIMA.

Eh quoi donc ! exposant votre tête et l'Empire,  
 Seigneur...

MAHOMET.

Elle vivra, ce mot doit te suffire.  
 Ne suis-je environné que de séditeux ?  
 Tous ne sont pas absens, il en est sous mes yeux.

MORAD.

Oui, seigneur, connaissez leurs desseins téméraires,  
 On entend dans les rangs des fougueux janissaires  
 Le nom de la Sultane, à grand bruit répété.

MAHOMET, *à Zulima.*

On s'arme en ta faveur ! tant de témérité...

MORAD.

On vient !

ZULIMA, *à part.*

Serait-ce Omar, dont l'appui secourable...?

## SCENE IV.

MAHOMET, ZULIMA, SOLIMAN, FATIME,

GARDES.

ZULIMA.

Que vois-je? Soliman!... ô rage!

MAHOMET.

Misérable!

Viens-tu lever sûr moi ta sacrilège main?

SOLIMAN.

Vous ne me croyez pas cet horrible dessein.  
 Je viens vous éclairer sur des trames perfides;  
 On égare, seigneur, vos guerriers intrépides;  
 Jusque dans ma prison leurs cris sont parvenus.  
 Vos plus grands ennemis ne vous sont pas connus:  
 Le plus lâche de tous en ce palais respire;  
 Contre vous, en secret, dès long-tems il conspire.  
 J'ai vu de quels périls vous étiez menacé;  
 J'ai senti mon devoir, et n'ai point balancé.  
 Prêt à subir la mort, je tremblais pour mon maître:  
 A ma crainte, à mes vœux, trop sensibles peut-être,  
 Ces généreux soldats, que je vis tant de fois  
 Des palmes de l'honneur se couvrir à ma voix,  
 Par mes pleurs attendris, ont fait tomber ma chaîne;  
 Ils sont dignes de vous, et je vous les amène.

Mais sur les pas d'Omar de vils séditieux  
 Oseront s'approcher peut-être de ces lieux :  
 Souffrez alors, souffrez que mon bras les arrête ;  
 Et puis à vos genoux je rapporte ma tête.

MAHOMET.

Quoi ! le glaive à la main ?

SOLIMAN.

Ah ! loin d'en abuser,  
 A vos pieds en tremblant je viens le déposer ;  
 Et si vous me jugez digne de vous défendre,  
 Ce n'est que de vous seul que je puis le reprendre.

MAHOMET.

Tu m'oses implorer, et tu n'en frémis pas ?  
 Cette mort que l'on trouve au milieu des combats  
 Est le prix du guerrier à son maître fidèle ;  
 Tu ne mérites plus une mort aussi belle.  
 Sors , et dans ce palais, qu'on ose menacer,  
 Attends que sur tes jours je daigne prononcer.

SOLIMAN.

Plutôt que d'avilir la fin de ma carrière,  
 Ordonnez qu'à l'instant je perde la lumière.  
 J'ai trahi mes sermens sans doute ; mais enfin ,  
 Pour prix de ces remords qui déchirent mon sein ,  
 Oh ! laissez-moi du trône embrasser la défense.  
 Tout mon sang...

MAHOMET.

Il suffit de ma seule présence.

Sors.

SOLIMAN.

Témoin des dangers que vous allez courir,  
Je vous obéirai.. ; c'est bien plus que mourir.

( *Il sort.* )

## SCÈNE V.

MAHOMET, ZULIMA, GARDES.

MAHOMET, à *Zulima*.

Le ciel a donc trompé ta sacrilège audace !  
Après tant de forfaits espères-tu ta grâce ?

ZULIMA.

Ah ! je prévois mon sort : mais connais mes fureurs.  
J'ai voulu t'abreuver de honte et de malheurs :  
J'abhorrais Soliman à l'égal d'Eronime ;  
Il protège Amurat, c'est t'apprendre son crime.  
Enfin, n'en doute plus, c'est moi dont les efforts  
Ont su de ton visir subjuguier les remords.  
J'ai tout fait pour un fils proscrit dès sa naissance.  
Si le ciel a trompé ma plus chère espérance,  
Il me laisse du moins, en cet instant d'horreur,  
Jouer du trouble affreux qui déchire ton cœur.  
Eronime, insensible au feu qui te dévore,  
Brûle pour un esclave ; et c'est toi qu'elle abhorre.  
Elle seule me venge ; et je cours sans effroi  
Au devant d'une mort qui m'affranchit de toi.

( *Elle va pour sortir.* )



MAHOMET.

Arrête ; et puisqu'enfin ta secrète puissance  
A rangé mes guerriers sous ton obéissance ;  
Puisqu'au gré de tes vœux tu sais en disposer ,  
C'est toi seule aujourd'hui qui dois les appaiser ;  
Et, pour les ramener à mon pouvoir suprême ,  
Je vais aux factieux te présenter moi-même.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

SOLIMAN.

**M**ALHEUREUX que je suis ! où porter mon effroi ?  
Dans le commun désordre on m'abandonne à moi.  
Contre les révoltés dont l'orgueil le menace,  
Mahomet pour appui n'a que sa seule audace.  
Ah ! si les factieux , par le sort protégés ,  
Pénètrent dans ces murs qu'ils tiennent assiégés ,  
Comment à leurs fureurs arracher Eronime ?  
Sachons leur disputer cette noble victime.  
Courons au-devant d'eux prévenir leurs forfaits ;  
Peut-être de mon sang ils seront satisfaits.

## SCENE II.

SOLIMAN, MORAD.

SOLIMAN.

C'est toi, Morad ? *Eh bien*, hâte-toi de m'instruire.  
Mahomet... ?

MORAD.

Il triomphe, et la révolte expire,  
 Le Sultan, à nos yeux déguisant sa fureur,  
 Entraîne Zulima que glace la terreur,  
 Et soudain du palais faisant ouvrir les portes,  
 Il s'adresse en ces mots aux farouches cohortes ;  
 « La voilà, la voilà, celle dont les avis  
 « Par de vils factieux sont lâchement suivis. »  
 Il dit; et, la frappant d'une main irritée,  
 Il jette dans les rangs sa tête ensanglantée.  
 Mais, voyant de terreur les soldats pénétrés,  
 Il poursuit. « De mon sang êtes-vous altérés ?  
 « Je ne m'abaisse pas jusques à le défendre.  
 « Qui de vous le premier osera le répandre ?  
 « Approchez... Mais plutôt, redoutez mon courroux,  
 « Et devant Mahomet, traîtres, prosternez-vous. »  
 A ces mots, tout-à-coup la révolte s'arrête ;  
 O surprise ! on croirait que notre saint Prophète  
 Du Sultan outragé vient soutenir les droits,  
 Le couvre de lumière, et tonne par sa voix.  
 Ces féroces guerriers, pâles, saisis d'alarmes,  
 De leurs tremblantes mains laissent tomber les armes ;  
 Leurs chefs au même instant à la mort sont livrés,  
 Et du Sultan vainqueur les droits sont assurés.

SOLIMAN,

Je vole à ses genoux.

MORAD.

Seigneur, qu'osez-vous dire ?

Tremblez de l'approcher, il frémit, il soupire ;  
Et si l'on s'en rapporte à son égarement,  
Quelque fatal projet l'occupe en ce moment.  
Avant que de braver la fureur qui le presse,  
Souffrez qu'un peu de calme en son esprit renaisse :  
De vos jours maintenant je ne répondrais pas ;  
Pour vous en prévenir j'ai marché sur vos pas.

SOLIMAN.

Que puis-je craindre encor ? j'ai mérité sa haine,  
Morad, et mon serment à ses pieds me ramène.

MORAD.

Je l'entends qui s'avance, ah ! craignez ses fureurs,  
Eloignez-vous.

SOLIMAN.

Grands dieux, est-ce assez de malheurs ?

Condanné sans retour par le courroux suprême,  
En horreur à mon maître, en horreur à moi-même ;  
Et dans ce séjour sanglant, au désespoir réduit,  
Seul, ne puis-je obtenir une mort qui me fuit ?

( *Il sort en désordre.* )

## SCENE III.

MAHOMET, MORAD.

MAHOMET.

Tout est soumis; mes mains ont ressaisi l'empire;  
 Omar, le traître Omar, dans les tourments expire;  
 Zulima sous mon glaive a terminé son sort:  
 Le serrail s'est voilé des ombres de la mort.  
 Je triomphe, et pourtant je ne sais quel orage  
 Gronde au fond de mon cœur fatigué de carnage.  
 Morad, lis dans ce cœur qu'agitent tour-à-tour,  
 Que déchirent ensemble et la rage et l'amour.

MORAD.

Eh! quel nouveau chagrin peut vous troubler encore  
 A l'aspect du héros que l'univers implore,  
 L'orgueil de ces mutins s'arrête confondu,  
 Et ce n'est qu'à vous seul que ce triomphe est dû.

MAHOMET.

Va, ce n'est point assez: il est d'autres coupables  
 Que n'épargneront pas mes fureurs implacables.  
 Soliman, un guerrier si long-temps généreux,  
 Si fidèle, a-t-il pu trahir...? le malheureux!...  
 Que je le punirai de sa lâche entreprise!  
 Ne crois pas cependant que mon ame indécise  
 Regrette encor l'objet qui m'avait trop charmé:  
 Non, non, je n'aime plus... je n'ai jamais aimé...

Pour mon orgueil du moins il m'est doux de le croire.  
 Qui, moi, je céderais une indigne victoire?...  
 Qu'ils viennent !

## SCENE IV.

MAHOMET.

Juste ciel ! quel est donc mon dessein ?  
 Quels horribles combats s'élèvent dans mon sein ?  
 J'ai fait pâlir la haine à ma perte animée ;  
 Un seul de mes regards a vaincu mon armée,  
 Et quand de mes succès je dois goûter le prix,  
 Une femme, un esclave, obsèdent mes esprits.  
 De quelle honte, ô ciel ! mon ame est oppressée !  
 Ma grandeur à ce point s'étoit donc abaissée.  
 Quoi ! de tous mes travaux perdant le souvenir,  
 Je sacrifiais tout, jusqu'à mon avenir !  
 Et je ne saurais pas, en ce moment funeste,  
 Briser des nœuds cruels que ma gloire déteste !  
 Et je ne saurais pas, plus digne enfin de moi,  
 Quand tout se tait, fléchit, ou tremble sous ma loi,  
 A l'horreur du forfait égaler le salaire !  
 Décidons de leur sort.

## SCENE V.

MAHOMET, SOLIMAN, GARDES.

MAHOMET.

Te voilà, téméraire!

Ainsi donc oubliant tes services passés,  
 Ton dessein criminel les a tous effacés !  
 D'un traître dont l'audace, outrageant ma puissance,  
 Foule à ses pieds l'honneur et la reconnaissance,  
 D'un esclave insolent quel doit être le sort ?  
 Je t'en laisse l'arbitre.

SOLIMAN.

Il mérite la mort.

Votre courroux, Seigneur, n'est que trop légitime ;  
 Je ne me défends pas ; prenez votre victime :  
 Je ne tenterai point d'affaiblir à vos yeux  
 L'énormité d'un crime à moi-même odieux.  
 Employant tour à tour la menace et l'adresse,  
 La perfide Sultane a séduit ma faiblesse :  
 J'aurais dû, je le sens, vous conserver ma foi...  
 Un invincible amour a triomphé de moi ;  
 Frappez donc.

MAHOMET.

Malheureux !

SOLIMAN.

Qui vous arrête encore ?

La mort est le seul bien que ma douleur implore.  
 Prévenez mon délire et mes nouveaux forfaits :  
 J'idolâtre Eronime, hélas ! plus que jamais ;  
 A vos lois, à vos feux, j'ai voulu la soustraire ;  
 Je n'abjurerais pas ce dessein téméraire..  
 Mais que vois-je, grands dieux ?

SCENE VI.

MAHOMET, ERONIME, SOLIMAN, ZULMÉ,  
 MORAD, GARDES.

ÉRONIME.

Où conduit-on mes pas ?

MORAD.

Auprès de Mahomet.

ÉRONIME.

Qu'espere-t-il, hélas ?

SOLIMAN.

Au nom de vos fureurs, qu'en ce moment j'atteste,  
 Seigneur, arrachez-moi ce jour que je déteste ;  
 Hâtez-vous de remplir mon sort infortuné.  
 Et toi, dans ce palais que j'avais profané,  
 Digne du rang auguste où le ciel te vit naître,  
 Fais le bonheur du monde et celui de mon maître.

MAHOMET.

A quel excès d'opprobre, ô ciel ! tu me réduis !  
 Il ne me restait plus, dans le trouble où je suis,



Qu'à voit un vil esclave, à l'instant du supplice,  
M'offrir de son amour l'insolent sacrifice.  
Couple ingrat et parjure !... Ah ! mon juste courroux,  
Trop long-temps incertain, a suspendu ses coups !  
Dans votre infame sang ma fureur assouvie...

( Il lève le poignard sur eux. )

C'en est fait... malheureux... je vous laisse la vie ;  
Mais partez à l'instant. Si, prêt à vous punir,  
Une seconde fois j'ai pu me contenir,  
Tremblez encor, partez, c'est moi qui vous en presse ;  
Je ne répondrais pas d'un reste de faiblesse,  
Ni que de tant d'attraits le pouvoir dangereux  
Ne me fit repentir d'un effort généreux.

SOLIMAN, *égaré par la joie.*

O mon maître, Seigneur, voyez couler mes larmes !  
N'est-ce point une erreur ? ô moment plein de charmes !

ÉRONIME.

Hélas !

SOLIMAN.

Quand tous nos vœux à la fin sont comblés,  
De quel nuage encor tes yeux sont-ils voilés ?  
A tes sombres douleurs peux-tu rester en proie,  
Lorsque le ciel... ?

ÉRONIME.

Arrête, et frémis de ta joie ;  
Le ciel nous séparait.

MAHOMET.

Expliquez-vous enfin.

SOLIMAN.

Eronime, réponds.

ÉRONIME.

La mort est dans mon sein.

SOLIMAN.

La mort !

MAHOMET.

Ciel !

SOLIMAN.

O douleur !

ÉRONIME, à *Mahomet*.

Tantôt, en ma présence,  
 Vous aviez du Visir prononcé la sentence,  
 Et, dans le désespoir qui troublait ma raison,  
 J'ai versé dans mon sein un funeste poison :  
 Je le sens qui déjà me glace et me dévore ;  
 Mais mon coupable amour dans mon sein brûle encore,  
 Et quand le ciel vengeur va s'armer contre moi,  
 J'emporte le regret de n'être pas à toi.

SOLIMAN

Et je ne puis me joindre à ton destin funeste !  
 Et lorsque je te perds... !

MAHOMET.

Mon amitié te reste.  
 Pour cet ingrat objet tu m'avais outragé ;  
 Il n'est plus, et sa mort ne m'a que trop vengé.  
 Dans ce jour effroyable es-tu le seul à plaindre ?

182-372

**66 MAHOMET II, ACTE V, SCENE VI.**

**Regarde Mahomet, et sache te contraindre :  
Une longue douleur sied mal à des guerriers...  
La victoire à nos vœux offre encor des lauriers :  
Viens; et, cédant enfin aux desirs de l'armée,  
Ne vivons désormais que pour la renommée.**

**FIN.**

**57580581**